

ECCE FILMS PRÉSENTE



WILLIAM LEBGHIL DORIA TILLIER PHILIPPE KATERINE

Yves

UN FILM DE BENOIT FORGEARD

107 min - France - 2019 - 1.85 - 5.1

AU CINÉMA LE 26 JUIN

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet • 75017 Paris

Tél. : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Karine Durance

23, rue Henri Barbusse

92110 Clichy

Tél. : 06 10 75 73 74

durancekarine@yahoo.fr

SYNOPSIS

Jérem s'installe dans la maison de sa mémé pour y composer son premier disque. Il y fait la rencontre de So, mystérieuse enquêtrice pour le compte de la start-up Digital Cool. Elle le persuade de prendre à l'essai Yves, un réfrigérateur intelligent, censé lui simplifier la vie...

ENTRETIEN AVEC BENOIT FORGEARD

Où êtes-vous allé chercher YVES ?

À une conférence sur les robots, en 2012. Le directeur d'Aldebaran Robotics raconte le futur : un conducteur rentre tard d'une soirée, ses paupières tombent, sa voiture intelligente le détecte, en déduit qu'il s'endort. Sans prévenir, elle prend le contrôle, se gare et appelle un proche à la rescousse. Il raconte ça sérieusement. Ça ne fait rire personne, sauf moi. Je me dis : « *Tiens, les appareils intelligents connectés vont renouveler considérablement le genre du vaudeville* ». Et pas seulement celui-là. Leur installation parmi les humains ouvre des perspectives surréalistes. On va voir des gens parler à leur peigne et un fauteuil devenir médecin. La révolution technologique a beau nous angoisser, elle renferme un grand potentiel comique. Sous certains aspects, notre époque est peut-être la plus drôle jamais survenue. C'est la bonne nouvelle du film.

YVES apparaît comme une comédie ultra-contemporaine, presque futuriste. Un film des années 2020, dans sa photographie comme dans son écriture. L'intelligence artificielle y trouble la vie des humains. Le personnage central est une machine. Le rap domine. Faire un film qui embrasse les codes de notre époque, c'est important pour vous ?

Je tenais à ce que l'action se déroule de nos jours, même si un engin comme le fribot n'existe pas encore. Parce que le sujet du film n'est pas tant l'intelligence artificielle que le culte de la performance, l'amélioration permanente de soi-même. C'est pourquoi Yves débarque dans un univers suranné. Dans la maison de la mémé de Jérémy, il est comme un renard dans un poulailler. Il y a tellement à optimiser ! Ce que vous appelez les « *codes de l'époque* » sont des symptômes en relation les uns aux autres. Les IA sont l'apothéose du culte du progrès. On a la trouille qu'elles nous remplacent. Alors on s'empresse d'en rire. Parallèlement, les rappeurs, souvent obsédés par leurs attributs virils, témoignent d'une forte angoisse de la castration. Ces phénomènes ne sont pas contemporains par hasard. La peur de perdre sa situation domine.

« C'est pas un frigo qui va faire la loi ! » s'énerve Jérémy face à Yves, qu'il continue pourtant à fréquenter. Diriez-vous qu'il y a dans notre commerce avec les intelligences artificielles un peu de masochisme ?

Si les IA étaient clairement négatives, ce serait plus simple. Mais ce n'est pas le cas. L'IA de Youtube, par exemple, vous suggère de regarder une vidéo que vous êtes censé apprécier, compte tenu de celles que vous avez déjà visionnées. Elle se comporte comme le bon pote d'autrefois, connaisseur

et prescripteur, qui vous disait « *mate ça, tu vas adorer* ». Jusque-là, rien à redire. Sauf que ce bon pote s'avère sournois. Parfois, il vous tire vers le haut, mais souvent, il flatte vos bas instincts, s'infiltré dans vos failles. C'est exactement ce qui se passe lorsqu'après avoir regardé la conférence d'un astrophysicien, vous êtes invité à visionner la vidéo intitulée « *OVNIS, et si c'était vrai ?* ». L'IA – sous sa forme aujourd'hui la plus répandue, c'est-à-dire, celle des algorithmes de Facebook, Google, Tinder... – nous entraîne rapidement dans la dépendance. Jérem est sur le point de virer Yves quand son fribot lui offre des enceintes dernier cris : « *Avec ça, vous allez nous faire un grand disque !* ». Jérem devient un homme sous influence, accro à son frigo comme à un bon génie qui exauce les vœux. De son côté, le fribot ne déroge pas aux règles de la robotique. Tout ce qu'il accomplit, il le fait pour le bien de son utilisateur, avec pour seul cap une réussite palpable. « *Seul le résultat compte* », pourrait affirmer Yves, en accord avec Didier Deschamps.

Un bon rire, selon Bergson, soulage l'angoisse que procure la raideur des machines sur la souplesse de ce qui vit. Mais dans YVES, le mécanique n'est pas là où on l'attend. Yves est plutôt cool, quand le directeur de la société Digital Cool peut se montrer plus raide que ses objets high-tech. C'est conscient ?

Les IA sont encore maladroités. Pendant longtemps encore, elles vont appliquer du mécanique sur du vivant. Elles vont manquer de subtilité, faire d'énormes gaffes. Quelques post-it collés sur un panneau, et la voiture automatique se lance dans un sens interdit ! Les IA apprennent à connaître la réalité grâce aux milliards de données fournies par internet, mais ça demeure aussi un terrain de malentendus. Elles commettent des biais d'interprétations. Par exemple, une IA considérant que beaucoup de gens meurent à l'hôpital en déduira qu'il vaut mieux éviter d'aller à l'hôpital si l'on souhaite rester en bonne santé. Ces problèmes finiront par s'estomper. Ils disparaîtront avec l'apprentissage. De même, petit à petit, Yves devient moins con. Il développe une intuition, une intelligence émotionnelle. Roger Philéa, créateur du fribot et patron de Digital Cool, admire les cadors de la Silicon Valley. J'ai demandé à Darius de lui prêter sa personnalité affable et sa voix douce pour mieux faire ressortir la sournoiserie du personnage, typique de certains managers modernes. Cool à l'extérieur, redoutablement cynique en dedans. Philéa se voit néanmoins en bienfaiteur de l'humanité, obsédé par l'efficacité, les gains de temps, peu sensible au sort du « test » Jérem, qu'il méprise.

Vous avez co-écrit YVES avec Alexandre Majirus et Alain Layrac. Comment avez-vous travaillé à trois ?

Alexandre était là au tout début. Puis Alain à la toute fin. Entre temps, et pendant longtemps, j'ai travaillé seul, avec les retours précieux d'une poignée de lecteurs et lectrices de confiance, qui m'ont permis d'aboutir à des versions successives. Ce fut un travail de longue haleine, une succession de petits pas. Alexandre fait du rap sous le nom de *Young Jeune*, il a un esprit conceptuel, très drôle, comme le prouve le titre de son album, *Seul le juge peut me juger*. On s'est amusé à imaginer des développements baroques, spectaculaires. Après quoi il m'a fallu creuser en moi, parce que je ne voulais pas que le récit tourne court, que le film soit un sketch. Alain, qui possède une riche expérience et enseigne l'écriture de scénario, m'a permis d'y voir plus clair, d'aller à l'essentiel, à l'émotion, terrain nouveau pour moi. Une émotion véritable, que je ne m'empresse pas de saborder immédiatement, comme j'ai pu le faire longtemps, par pudeur et dégoût de la sensiblerie. À la base, je suis du genre à envisager le monde de façon rationnelle, à analyser froidement ce qui m'entoure, à contrôler. Rien de plus rassurant. Mais l'écriture de ce scénario m'a poussé à remettre en question cette attitude. Sans sensibilité, point de salut. Yves ? C'est moi.

Un frigo peut-il être sensuel ?

À condition de soigner sa tenue. Quelques magnets bien choisis, une belle interface. Du givre, de la fumée quand on ouvre ses portes. De la glace et de l'eau. Sa voix et les différents sons qu'il émet. Tout cela a été méticuleusement réfléchi pour éviter l'erreur habituel du film de frigo : la froideur. Je voulais donner de la chaleur au film, quelque chose d'incarné, d'animal. Les réfrigérateurs intelligents qu'on commence à voir dans les magasins sont plutôt inquiétants, monstrueux, très massifs. Au contraire, le fribot de Digital Cool joue la carte charme. Un réfrigérateur sympa, l'ami de la famille, clairement inspiré de l'iPhone. L'inséparable buddy. C'est encore par envie de chaleur qu'au fil de l'écriture, le scénario est devenu une histoire d'amour, un triangle amoureux. Sur le tournage, le fribot était interprété en direct par Antoine Gouy, assis dans une pièce adjacente. À chaque prise, l'interprétation d'Antoine pouvait différer, ça permettait à William et Doria d'interagir de façon plus libre avec Yves. C'était un moyen de rester frais, intuitif. Sitôt dit : « *Coupez !* », la voix du frigo retentissait : « *On peut la refaire ? J'ai été bon ?* »

On retrouve dans YVES des acteurs auxquels on est habitués chez vous : Darius, Alka Balbir, Anne Steffens, Katerine, mais aussi ces nouveaux visages, Doria Tillier (So) et William Lebghil (Jérem). Les avez-vous beaucoup dirigés ? Comment avez-vous obtenu le rire si particulier de William ?

Nous avons répété tout un mois. Principalement William et Doria, mais aussi les autres rôles, jusqu'aux plus petits, afin de les mettre en confiance et éliminer les dialogues qui ne marchent pas. Une fois le tournage commencé, chacun fonctionne à sa façon. C'est là qu'il est utile d'avoir appris à nous connaître pendant les répétitions. Mon principe sur ce film était de ne pas sacrifier le naturel des comédiens et leurs gestes intuitifs à l'esthétique. Je leur demandais d'être précis sur les dialogues, mais sans obsession déplacée. Ça doit sonner juste et quand un mot ne trouve pas sa place, on en choisit un autre. L'esprit plutôt que la lettre, et la lettre plutôt que l'impro. Pour obtenir le rire de William, rien de très original, j'ai utilisé une technique américaine : une simple puce wifi que le comédien ingère le matin, en arrivant. À l'aide d'une télécommande, je peux ensuite déclencher ses rires, en contrôler l'intensité, au décibel près. Un technicien est chargé de récupérer la puce chaque soir et de la préparer pour le lendemain matin. C'est son seul boulot de la journée et ce qui explique qu'il est très bien payé.

La scène où différents objets intelligents s'affrontent au Concours Eurovision va loin. C'est une vision qu'on pourrait presque qualifier de délirante. L'absurde constitue-t-il un moyen d'accès à la vérité ?

J'essaie d'être un cinéaste critique, de mettre en doute, de voir ce qu'on découvre quand on tire le fil jusqu'au bout, au croisement du rire et du sérieux. L'absurde en soi ne m'intéresse pas, ne m'a jamais vraiment intéressé. Il tend trop souvent à tourner à l'esthétisme stérile, à produire de l'imagerie en vain. Par contre, je suis intéressé par la poésie, par les motifs poétiques, en tant qu'éléments intuitifs permettant d'accéder à du vrai. Pour moi, une comédie n'a d'intérêt que si elle parvient à cet objectif. Pour raconter notre époque avec justesse, j'ai l'impression qu'il faut se hisser à son niveau d'exagération. C'est elle qui a commencé, et c'est pourquoi je trouverais injuste qu'on dise qu'YVES est un OVNI.

Justement, les films sur la poésie de l'intelligence artificielle — et non sur la crainte qu'elles suscitent — ne sont pas légions. Ceux qui rendent les machines sensuelles encore moins. Quelles sont les influences de YVES ?

L'intelligence artificielle est un genre en soi. Un peu comme les films de vampire, avec leurs variantes, leurs thèmes récurrents. 2001, A.I, L'HOMME BICENTENAIRE, HER... Tous ces films ont nourri mon approche, mais les temps changent, la présence d'une IA authentique dans le salon devient envisageable. HER laissait entrevoir cette possibilité, mais c'est un film sombre, à propos d'un deuil amoureux et d'une relation avec une IA immatérielle. Yves n'a rien de virtuel. Il est encombrant, intempestif. Les recherches en intelligence artificielle progressent beaucoup plus vite que la robotique, plus coûteuse, ce qui explique que le fribot est une IA redoutable mais un robot limité à quelques ouvertures de porte. Une partie du comique du film repose sur ce paradoxe. Toute IA qu'il est, Yves est dépendant d'un physique ingrat. Ce n'est pas un hasard s'il s'agit d'un frigo. Il a à voir avec la bouffe, la nécessité de survivre, ce qu'il y a de plus archaïque dans l'humanité. Il se rattache à une tradition burlesque, voire rabelaisienne. Plus on va dans le gras du réel et plus l'intelligence artificielle détonne. Je pourrais citer Pierre Boule, l'auteur de *La Planète des Singes*, Alain Jessua (PARADIS POUR TOUS), mais c'est probablement Roland Topor, mon influence la plus importante. Son *Téléchat* était rempli de fers à repasser et de fourchettes qui parlent. J'ai grandi avec ça. YVES me donne l'occasion de parler du monde tel qu'il se présente à nous, et de renouer avec un imaginaire enfantin, celui qui consiste à voir des regards dans les phares des voitures.

YVES apparaît comme un film pop ambitieux, à la fois populaire et exigeant. Parler au plus grand nombre, c'est quelque chose qui vous importe ?

Pour YVES, j'ai sacrifié volontiers l'expérimentation au profit de solutions simples. C'est une voie glissante, parce qu'on encourt le risque de devenir tiède, mais je me sentais protégé par le fribot et sa démesure. J'apprécie le recours à des règles classiques si elles me permettent de faire passer des idées originales. Je fais certainement un pas vers un public plus large avec YVES, et c'est un parti-pris politique. Je reviendrai peut-être ultérieurement à des choses plus singulières, pour lesquelles je ne songerai à aucun autre public que moi-même, mais dans le contexte de profonde division de la société française, je ressens le besoin de tenter de parler à tout le monde, de rassembler. Sans vouloir paraître opportuniste, j'ai l'intuition que la crise des gilets jaunes a quelque chose à voir avec la montée en puissance de l'IA.

Sérieux ?

Oui. L'administration du président Macron est un marqueur du règne de l'expertise. La politique a été chassée, les considérations idéologiques évacuées au bénéfice d'une approche rationnelle. De façon confuse, les gilets jaunes réclament de l'humain, de la chaleur. Paradoxalement, c'est Facebook qui a permis ce rassemblement d'opinions éparses. Pourtant, au fond, on assiste à une révolte de gens qui ont le sentiment de voir leur liberté s'échapper, non plus au nom des convictions d'une politique de droite ou de gauche, ce qui était la règle jusque-là et dont chacun s'accommodait le temps d'un mandat, mais selon le résultat d'une équation. L'ennemi semble flou, impalpable, ce qui explique, sans l'excuser, l'aspect brouillon de la réaction. Ironie de l'histoire, les centaines de milliers de contributions déposées au cours du grand débat sont en train d'être triées par un algorithme.

« Je préfère rester dans la lose toute ma vie que de devoir mon succès à un frigo », affirme Jérem. La guerre entre logiques industrielles et artisanales fait rage dans le film. Cherchez-vous à dénoncer quelque chose ?

C'est tout l'enjeu de l'histoire. Comment échapper à l'algorithme. À sa puissance. À sa capacité à analyser l'ensemble des activités humaines pour en tirer l'organisation la plus efficace. Le culte de la performance a enfanté les objets intelligents. Ces objets n'arrivent pas les mains dans les poches - si je puis dire - ils sont chargés d'une idéologie, ont une mission : l'optimisation de la vie collective, mais aussi individuelle. Le frigo ne se contente pas de libérer Jérem des tâches désagréables en décongelant la moussaka ou en commandant les courses, il apprend à le connaître en accumulant les données, devient son meilleur expert, établit un diagnostic sur son existence et lui propose une solution. Sur le papier, ça semble chouette, et ça l'est en partie. Mais ça s'arrête quand ? Y a-t-il moyen de faire autrement, de trouver une parade, de s'affranchir ? Avec ce film, j'essaie de rêver une technologie qui ne soit pas anti-humaniste.

Le titre phare du film, *Carrément rien à branler*, est aussi le titre d'un stand-up que vous avez fait en 2015 au Centre Pompidou. Vous non plus, vous n'en avez carrément rien à branler ?

Carrément rien à branler est une sorte de mantra, une formule reconfortante que j'ai en tête depuis plusieurs années, et qui tient à la fois du syndrome Gilles de la Tourette et d'une intuition. Cet état d'esprit balek est très présent dans le rap actuel, chez PNL notamment, dans le chicha rap. Mais j'ai le sentiment que répéter à ce point qu'on n'en a « rien à branler », tient de la méthode Coué. Faites l'essai chez vous, vous verrez. La formule a

un effet anxiolytique pour celui ou celle qui la prononce. Le *Carrément rien à branler* de Jérémy cache quelque chose de sombre. C'est un constat désinvolte de son impuissance, il énumère ses limites. Revendiquer de n'en rien avoir à branler, c'est s'extraire de la course, c'est dire « *Vous ne m'aimez pas ? Moi non plus* ». Quand Yves reprend le morceau de Jérémy, il récupère sans vergogne la formule pour en faire un tube dansant, hyper putassier. Il a transformé le SOS de Jérémy en gimmick. Au-delà de ça, ce n'est pas le message du film, bien au contraire. Si vous êtes fans de YVES et que vous souhaitez vous faire tatouer l'épaule, optez plutôt pour la mention « *Carrément PAS rien à branler* ».

La question du travail est au cœur du film. Jérémy rappelle un peu les rappers losers du film COMMENT C'EST LOIN d'Orelsan et Christophe Offenstein, où deux types isolés dans une chambre de province procrastinent dur sur un disque de rap. La flemme et la technologie peuvent-elles faire bon alliage ?

Le fribot a tout du cadeau idéal pour un rappeur adepte du « *Carrément rien à branler* ». Mais la mort du travail est une vieille utopie. Boris Vian, qui était ingénieur, pensait que les robots viendraient nous délivrer des tâches les plus pénibles. L'humanité pourrait s'adonner entièrement à la culture, au plaisir. Cet espoir trouve des échos dans l'esprit 68 ou la culture des campus hippies. Il a infusé dans la Silicon Valley. Mark Zuckerberg est partisan du revenu universel. Pas tant par esprit libertaire que parce qu'il pense que le taf va se raréfier et qu'il voudrait s'éviter des émeutes. Le tandem Jérémy/Yves est la rencontre de deux individus qui sont aux antipodes l'un de l'autre. Ce sont deux conceptions de l'existence. Si Yves pouvait voter, peu de chances qu'il vote pour le candidat de Jérémy. Pour le moment, dans ce rapport homme/machine, c'est la machine qui l'emporte. Le fumeur de bédou aura du mal à ne pas devenir dépendant d'un frigo intelligent qui possède toujours un coup d'avance sur lui, sauf si l'engin finit par remettre en cause l'idéologie dans laquelle on l'a conçu. Comme c'est le cas dans YVES.

La bande-son de YVES est audacieuse. Les mélodies recherchées de Bertrand Burgalat se mêlent à ce qu'il y a de plus populaire aujourd'hui : du rap qui tache, composé par le beatmaker MiM. Comment s'est passée l'alliance des deux univers ?

Le rap qu'on entend dans le film a d'abord pour but de caractériser Jérémy, qui fabrique un rap rudimentaire mais attachant, puis de caractériser Yves, dont la musique, plus efficace, ne s'embarrasse pas d'états d'âme. Pour rendre cette distinction tangible, je me suis adressé à des professionnels : Tortoz pour les textes et MiM pour la musique, deux garçons qui boivent, mangent et respirent rap. Bertrand Burgalat s'est vu confier une mission parallèle : jouer le jeu d'une bande originale chargée d'accompagner

l'action, d'amplifier les émotions, d'enrichir le film d'un romantisme intemporel. Le rap m'a permis d'apporter du cru, de la grossièreté, ce dont je raffole. Si MiM et Tortoz avaient pour but de ramener le film sur Terre, Bertrand avait l'objectif opposé, permettre au récit certaines envolées lyriques, afin d'équilibrer l'ensemble et nous permettre d'échapper à une réalité trop pesante.

Comment avez-vous travaillé le flow de Jerem ? William Lebghil rapportait-il avant YVES ?

Après avoir lu le scénario, Florent Sauze, mon assistant sur GAZ DE FRANCE, m'a alerté du danger d'un Jérem qui n'aurait pas l'air assez crédible. Jérem kiffe le rap, ça doit se sentir, s'entendre immédiatement. J'ai aussitôt nommé Florent au poste de directeur du rap et lui ai confié l'organisation des sessions d'enregistrement des morceaux du film, avec l'idée que William devrait y prendre part. Ce qu'il a fait. Pendant près d'un mois, il a participé à la fabrication des morceaux qui jalonnent le film. Il a appris à poser sa voix, à rapper des heures durant avec MiM, et Tortoz. Je l'ai forcé à fumer de la weed et à checker jusqu'à ce qu'il devienne un rappeur crédible. Un bel exemple de ce que le travail permet. Tout cela sera à voir dans le making of.

Le rythme de GAZ DE FRANCE était langoureux, quand celui d'YVES est plus nerveux. On a l'impression d'un tournant rythmique : c'était voulu avant le montage ?

Dans GAZ DE FRANCE, j'observais la marche forcée du politique pour perdurer coûte que coûte, à coups de storytelling. C'était une sorte d'éloge de la disruption, car peu de présidents de la République peuvent se vanter d'être plus disruptif que le président Bird du film. YVES s'intéresse à une autre marche en avant effrénée, celle de la technologie, et de l'IA, en particulier. J'ai longtemps apprécié et recherché une forme de lenteur, qui me plaisait et me faisait rire, tout simplement. D'une certaine façon, j'aimais le gag consistant à faire une comédie à deux à l'heure. Après GAZ DE FRANCE, j'ai ressenti cette lenteur comme une limite. Je me suis souvenu qu'elle me venait de loin, de mes années d'apprentissage, des beaux-arts, du Fresnoy, de l'enseignement de Straub et Huillet. Un certain mépris pour la vitesse, associée au cinéma commercial. Il m'en reste encore quelque chose, mais je me suis rendu compte que rien ne m'obligeait à continuer de la sorte et qu'il était temps de trahir le jeune homme que j'avais été. Cette accélération de mon tempo habituel était induite dans le scénario, puis dans le découpage. Maryline Monthieux, ma monteuse, lui a donné forme.

La photographie de YVES, assurée par Thomas Favel avec qui vous travaillez depuis le *Ben & Bertie Show* sur Paris Première, colorée comme jamais, varie davantage que dans vos précédents films. Il y a dans YVES des scènes naturalistes et d'autres carrément hallucinatoires – notamment la scène de cocktail frigorifique fluorescente : comment a-t-elle été conçue ?

Deux personnes s'occupent de l'image. Thomas Favel, responsable des lumières, et Yannig Willmann, qui n'est pas sur le plateau, mais dans l'obscurité de son laboratoire d'étalonnage. Cette image, nous l'imaginons tous les trois en amont du tournage. Cette fois, on a même établi une charte de couleurs pour chaque séquence. Le principe est simple : on détermine cinq couleurs. Ces cinq couleurs constituent la dominante. À partir de là, si je veux renforcer l'attention sur un personnage ou un endroit de l'image, il me suffit de lui attribuer une couleur qui n'est pas dans la charte. Anne- Sophie Delseries et Margaux Remaury, au décor, Annie Tiburce aux costumes, sont également dans la combine. Dans la scène du cocktail, apparaît une lumière fluorescente, qu'on appelle aussi lumière noire. Elle devait servir à révéler des poils de chien constellant l'anorak de Jérem. Nous avons procédé à des tests sophistiqués. On ne bossait pas avec le CNRS, mais presque. Finalement j'ai abandonné les poils pour ne garder que la lumière. J'espère qu'un jour cette phrase résumera ma carrière.

Qu'aimeriez-vous dire à Yves ? Qu'aimeriez-vous l'entendre vous dire ?

« *Embrasse-moi, cousin !* » Je ne suis pas fâché contre lui. Il y a de la méfiance, certes, mais aussi de la fascination. Des scientifiques nous mettent en garde contre le danger des IA et leurs capacités exponentielles. C'est vrai, le risque existe que ces machines dépossèdent l'humanité non seulement d'un grand nombre d'activités (administration, transports, chirurgie, musique peut-être), mais la dépossèdent surtout de son pouvoir de décision. À la place de Jérem, aurions-nous le courage de repousser le marché faustien de Yves ? Quel malade préférera suivre le diagnostic fiable à 80% de son médecin traitant à celui sûr à 99% d'une brosse à dents dotée d'intelligence artificielle ? Reste l'espoir que les IA nous donnent l'occasion de nous redéfinir, de remettre en question la notion de « progrès » tel que les machines nous le présentent. Dans le meilleur des cas, elles nous obligeront à devenir des humains meilleurs, émotionnellement plus riches, plus complets, qui ne tombent pas dans le panneau d'une approche trop comptable du monde. Peut-être devons-nous décider d'établir des sanctuaires, inaccessibles aux machines. Le cinéma pourrait être l'un d'eux. Mais Hollywood jouera-t-il le jeu ? Et la Chine ? Là, j'ai été sympa. J'ai opté pour une « *end* » plutôt « *happy* » : parvenu à un haut degré d'intelligence, Yves voit sa progression entravée par des états d'âme. Ouf ! Je me rappelle avoir lu cette brève de comptoir au sujet des robots... Un mec dans un bar dit : « *Attention, faut pas que le robot il devienne trop intelligent non plus, parce que sinon il voudra plus rien foutre* ». Dans la réalité hélas, peu de chances que ça se passe comme ça.

Propos recueillis par Blandine Rinkel

BENOIT FORGEARD, RÉALISATEUR

Après des études aux Beaux-Arts, puis au Studio National des Arts Contemporains du Fresnoy, Benoit Forgeard tourne de nombreux courts métrages, tous produits par Emmanuel Chaumet (Ecce Films) et diffusés par France 2 et Canal+. Après RÉUSSIR SA VIE, sorti en avril 2012, son deuxième long métrage GAZ DE FRANCE, sélectionné au Festival de Cannes 2015 (ACID), sort le 13 janvier 2016.

L'Année du Cinéma 2027, recueil de ses critiques de films imaginaires, publiées dans la revue Sofilm entre 2012 et 2015, paraît en librairie en novembre 2016 (Capricci Editions).

Parallèlement, il écrit et réalise la chronique d'animation DÉRIVE DES CONTINENTS, chaque vendredi soir, en conclusion de l'émission 28 minutes, présentée par Elisabeth Quin (Arte). Toujours pour Arte, mais sur le web, il est l'auteur d'une série sur le cinéma, aux intentions didactiques et aux titres évocateurs : *L'Acier chez Rohmer*, *Le Cuir chez Pialat*, *Le Cheveu chez Tavernier*.

FILMOGRAPHIE

Longs-métrages

2019	YVES
2015	GAZ DE FRANCE
2012	RÉUSSIR SA VIE

Courts-métrages

2012	FUCK UK
2011	COLOSCOPIA
2010	RESPECT
2009	L'ANTIVIRUS
2007	BELLE ILE EN MER
2006	LA COURSE NUE
2003	LAÏKAPARK
2002	STEVE ANDRÉ

Télévision

2013-2014	LE BEN & BERTIE SHOW (TV)
------------------	---------------------------

WILLIAM LEBGHIL

Cinéma

- 2019** YVES de Benoit Forgeard
DEBOUT SUR LA MONTAGNE de Sébastien Betbéder
- 2018** PREMIÈRE ANNÉE de Thomas Lilti
VOYEZ COMME ON DANSE de Michel Blanc
AMI-AMI de Victor Saint Macary
- 2017** CHERCHEZ LA FEMME de Sou Abadi
LE SENS DE LA FÊTE d'Éric Toledano et Olivier Nakache
- 2016** LA FINE ÉQUIPE de Magaly Richard-Serrano
- 2015** LES NOUVELLES AVENTURES D'ALADIN d'Arthur Benzaquen
LES SOUVENIRS de Jean-Paul Rouve
- 2014** LES COMBATTANTS de Thomas Cailley
JACKY AU ROYAUME DES FILLES de Riad Sattouf
- 2011** LES MYTHOS de Denis Thybaud

Télévision

- 2017** PIGEONS ET DRAGONS de Nicolas Rendu
JOSÉ de Jean-Michel Bensoussan
- 2014** SODA : LE RÊVE AMÉRICAIN de Nath Dumont
- 2013** SODA : SAISON 3 de Frank Bellocq et Cyril Cohen
- 2012** SODA : SAISON 2 de Frank Bellocq et Cyril Cohen
- 2011** SODA : SAISON 1 de Cyril Cohen et David Soussan

Courts-métrages

- 2016** APRÈS SUZANNE de Félix Moati
VICTOR OU LA PIÉTÉ de Mathias Gokalp
- 2015** QUI DE NOUS DEUX de Benjamin Bouhana
- 2014** LES AOÛTIENS de Hugo Benamozig et Victor Rodenbach
- 2011** FUCK UK de Benoit Forgeard

DORIA TILLIER

Cinéma

- 2019** YVES de Benoit Forgeard
LA BELLE ÉPOQUE de Nicolas Bedos
- 2018** LE JEU de Fred Cavayé
- 2017** MR & MME ADELMAN de Nicolas Bedos
- 2013** SANS TOI de Géraldine Elgrishi, court-métrage

Télévision

- 2012-2014** LE GRAND JOURNAL, présentation météo
de Renaud Le Van Kim
- 2014** LE DÉBARQUEMENT, saison 1, épisode 2 d'Alex Lutz

Auteurs

- 2016** MR & MME ADELMAN de Nicolas Bedos
Écriture du scénario avec Nicolas Bedos

PHILIPPE KATERINE

Acteur

- 2019** YVES de Benoit Forgeard
LE LION de Ludovic Colbeau-Justin
NOTRE DAME de Valérie Donzelli
C'EST QUOI CETTE MAMIE ?! de Gabriel-Julien Laferrrière
MERVEILLES À MONTFERMEIL de Jeanne Balibar
- 2018** LE POULAIN de Mathieu Sapin
LE MONDE EST À TOI de Romain Gavras
LE GRAND BAIN de Gilles Lelouche
Globes de Cristal du Meilleur acteur de comédie
César du Meilleur acteur dans un second rôle
PUZZLE d'Olivier Pairoux (court-métrage)
- 2017** UN BEAU SOLEIL INTÉRIEUR de Claire Denis
LE PETIT SPIROU de Nicolas Bary
- 2016** C'EST QUOI CETTE FAMILLE ?! de Gabriel-Julien Laferrrière
HIBOU de Ramzy Bédia
LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE d'Éric Judor
GAZ DE FRANCE de Benoit Forgeard
- 2011** JE SUIS UN NO MAN'S LAND de Thierry Jousse
- 2010** GAINSBURG (VIE HÉROÏQUE) de Joann Sfar
- 2009** LES REGRETS de Cédric Kahn
- 2008** LOUISE-MICHEL de Benoît Delepine et Gustave Kervern
CAPITAINE ACHAB de Philippe Ramos
- 2005** PEINDRE OU FAIRE L'AMOUR d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu
Sélection officielle au Festival de Cannes
- 2003** LA VÉRITÉ SUR CHARLIE de Jonathan Demme
- 2001** NOM DE CODE SACHA de Thierry Jousse (court-métrage)

Réalisateur

- 2005** PEAU DE COCHON

LISTE ARTISTIQUE

Jérem William Lebghil
So Doria Tillier
Dimitri Philippe Katerine
Nicole Alka Balbir
Roger Phila Darius
Yves Antoine Gouy

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Benoit Forgeard
Scénario Benoit Forgeard
Assistant réal Camille Servignat
Image Thomas Favel
Montage Maryline Monthieux
Son Julien Brossier
Guadalupe Cassius
Sandy Notarianni
Laure Arto
Régie Jérémie Balembois
Emma Lebot
Décors Anne-Sophie Delseries
Costumes Annie Tiburce
Musique Bertrand Burgalat
MiM

Direction de production Diane Weber
Production Ecce Films / Emmanuel Chaumet
Production exécutive Mathilde Delaunay
Une production Ecce Films

Avec la participation de Le Pacte, Canal +, Ciné + et le CNC
En soutien de La Région Ile de France, de la SACEM
et de la PROCIREP ANGOA
En association avec Cinémage 13 et Cinéventure 13
Distribution France et
Ventes internationales Le Pacte